



**NANCY
HUSTON**

Francia

roman

ACTES SUD

FRANCIA

“Domaine français”

© Nancy Huston, 2024
Cet ouvrage a été publié avec l'aimable collaboration
de La Nouvelle Agence, Paris
ISBN 978-2-330-18876-4

NANCY HUSTON

Francia

roman

ACTES SUD

À Jennifer Alleyn.

Le lieu idéal est le lieu où il est le plus naturel de vivre en étranger.

ITALO CALVINO

Peu à peu la femme va tirer de ses hurlements une chanson avec laquelle se bercer.

NICOLÁS BUENAVENTURA VIDAL

Tu verras, mon petit Momo, quand tu seras grand, qu'il y a des marques extérieures de respect qui ne veulent rien dire, comme les couilles, qui sont un accident de la nature.

ROMAIN GARY

Prologue

Mes personnages sont déjà là, dans mon espace de travail.

Ils sont arrivés avant moi, ils ont passé la journée et la nuit à faire les cent pas mais quand je débarque ils font mine de ne pas me voir, comme d'habitude. Mon héroïne a la tête qui bourdonne de trucs importants et ne me prête pas la moindre attention.

J'ai toujours eu envie d'interagir avec mes personnages, mais ils n'ont rien voulu en savoir. J'ai essayé une fois, il y a un petit quart de siècle, dans les premières versions de *L'Empreinte de l'ange*, mais Saffie, Raphaël et... comment s'appelait-il, déjà, le juif hongrois, là ? j'ai oublié, pas facile de se rappeler le nom de tous ceux qu'on invente... ont refusé de me parler et même de me gratifier du moindre regard, ils ont continué de faire comme si je n'existais pas, j'avoue que c'est un peu blessant. Je ne leur demande pas de me remercier de les avoir créés, bien sûr que non, je les crée parce que ça m'amuse, mais bon, ils pourraient au moins reconnaître ma présence de temps en temps par un petit signe, un clin d'œil, je ne sais pas, moi... Non ? C'est trop demander ? Ben oui. C'est trop demander.

Dieu doit avoir le même sentiment par moments. Or j'existe tellement plus que Dieu ! Entre autres parce que j'ai un corps. Ces femmes ont elles aussi un corps, mais le leur est dans ma tête. Pour le moment je peux voir le leur mais je n'arrive pas à faire en sorte qu'elles voient le mien. Ohhhfff tant mieux, peut-être, parce que ça m'étonnerait qu'elles m'approuvent. Vu qu'elles consacrent énormément de temps et d'attention à leur apparence elles me trouveraient sans doute négligée, mal peignée, sous-maquillée et fade : nana toute plate et prosaïque qui sillonne le bois de Boulogne avec ses potes de la camionnette Magdalena.

Plus toute jeune, qui plus est. (Et Dieu il est jeune, peut-être ? Hein ? Vous vous êtes déjà posé la question ?) Mais bon, s'il y a une chose dont je ne suis pas responsable, c'est la date à laquelle, ayant copulé sans capote, mes parents m'ont conçue. Je me sens responsable de beaucoup de choses, je passe mon temps à retourner dans ma tête les événements négatifs pour essayer de comprendre où je me suis gourée, comment j'aurais pu ou dû mieux faire... mais la date de ma conception dépasse même mes capacités à moi de culpabilisation. Mon âge est intangible. Autant il m'est théoriquement possible de me convertir au judaïsme, de prendre la nationalité chinoise ou de payer un chirurgien pour faire de moi un homme, autant je suis née le jour où je suis née et je n'y peux rien, si ce n'est rêver.

Je rêve beaucoup...

Allez. Pas grave, tout ça. Qu'elles m'ignorent, si tel est leur bon plaisir.

András, il s'appelait. Le juif hongrois. Ou le Hongrois juif, si vous préférez. Ah ! (*soupir*) que

ne donnerais-je pas pour le croiser dans la rue, celui-là ! En me voyant ses yeux prendraient feu, il me tendrait les bras, me presserait contre son corps, me ramènerait chez lui, m'attirerait dans son lit... C'est un amant merveilleux... du genre qui me manque tant en ce moment. J'étais jeune quand je l'ai inventé... enfin, tout est relatif : j'avais quarante-trois ou quarante-quatre ans et lui trente-cinq, si je me souviens bien ; vu que le temps passe pour moi et pas pour lui, j'ai maintenant deux fois son âge. Si je l'inventais aujourd'hui je ne pourrais guère lui faire habiter la rue du Roi-de-Sicile, le Marais est devenu trop chic et cher pour lui, faudrait l'installer comme moi dans les collines à l'est de la capitale, le 19^e ou le 20^e arrondissement. Bref. Même s'il reste coincé dans un roman publié à la fin du siècle dernier, je peux encore m'en servir. Je peux en faire ce que je veux. Il n'est que paroles mais il est assez épatant, il me plaît encore. Je me demande si je pourrais avoir une aventure avec lui sans que vous le sussiez. (Pardon.)

Et voici maintenant une question délicate, surtout en notre époque de correction politique : de quel droit me glissé-je dans la peau d'un personnage qui me ressemble si peu ? *A priori*, les TDS trans du bois de Boulogne, c'est pas mes putains d'oignons. Certes ce sont comme moi des étrangères... mais pas du même type que moi : elles, ce sont des immigrantes ou des réfugiées, c'est-à-dire des étrangères dotées d'une identité, d'un projet, d'un problème, d'un passé, d'un présent, d'un business, moi je ne suis rien de tout cela, rien qu'une espèce de *novelista* névrosée sans foi ni loi ni racine ni pays, perchée sur le bord du néant, et

pourtant je me permets de fourrer mon nez partout. Je hume, renifle, épie, écoute aux portes, me mêle en permanence de ce qui ne me regarde pas. Mes oignons consistent précisément à fourrer mon nez dans les oignons des autres.

Ensuite, alors que mon héroïne est une catholique croyante et pratiquante, moi je suis une athée tranquille. Mais sur ce plan je n'ai pas de scrupules, car je crois en elle avec la même ferveur qu'elle en la Vierge Marie ; j'ai fait un pèlerinage dans sa ville natale comme d'autres se rendent à Jérusalem, Lourdes ou Saint-Jacques-de-Compostelle ; je suis devenue en quelque sorte son évangéliste – or Matthieu, Marc, Luc et Jean ont tous écrit leur version de l'histoire de Jésus de longues décennies après sa mort.

Quant au fait de vivre dans la tête d'une hispanophone alors que ma maîtrise de l'espagnol est mettons tâtonnante... il parlait le danois, Shakespeare ? Ma protagoniste est bilingue comme moi, elle parle l'espagnol et le français, moi l'anglais et le français ; à travers le prisme de notre commune langue d'adoption elle devrait pouvoir me raconter son enfance en Colombie, en principe je pourrais lui raconter aussi la mienne au Canada mais ça m'étonnerait que ça l'intéresse.

Enfin, s'il est vrai que j'ai assez peu pratiqué le métier de pute, nos métiers se ressemblent dans le fond : jour après jour, on doit laisser pénétrer en nous des gens qu'on ne connaît pas et, sans se confondre avec eux, chercher à les comprendre. Je suis en quelque sorte une pute du cerveau : du moment que ça "rapporte" (de la matière pour un livre), mon esprit est prêt à se mettre en tandem avec tout ce qui passe.

Bref, c'est décidé : je vais m'immiscer dans l'histoire cette fois-ci, que ça plaise ou non à mes personnages. Je vais surgir devant leurs yeux de temps à autre, tout simplement parce que j'en ai envie et qu'à mon âge je trouve qu'il ne faut rien se refuser, je serai bientôt du compost, autant m'amuser le plus possible en attendant, et peu importe ce qu'en pense la galerie. Elle n'est sans doute même pas là, la galerie, c'est juste un truc que les gens se racontent pour se faire peur.

Je vais m'appeler la Griffonne.

Consultons, une fois n'est pas coutume, quelques dictionnaires en ligne.

Griffonne, la femelle du griffon. Le griffon ou grype est une créature légendaire présente dans plusieurs cultures anciennes. Il est imaginé et représenté avec le corps d'un aigle (tête, ailes et serres) greffé sur l'arrière d'un lion (abdomen, pattes et queue), et muni d'oreilles de cheval.

En effet, je suis une chimère.

Griffe, étymologie : XII^e siècle, au masculin. Déverbal de griffer ou emprunté du francique grif, "action de saisir".

Oui, comme au tribunal, la griffe c'est la saisie. Avec mes griffes, j'essaie de saisir, je griffonne furieusement... mais je peux griffer aussi.

Griffe (anthropologie, histoire) : Individu né de l'union d'une personne noire avec une autre d'origine amérindienne.

La griffe c'est *elle* aussi : ma principale protagoniste aux noms multiples, l'héroïne de cette histoire.

Nonobstant de nombreux flash-back, à commencer par le chapitre 0, toute l'action du livre va se dérouler à Paris France en une seule journée : le *dimanche 12 mai 2019*. Journée excellente pour mon héroïne : en effet, entre onze et vingt-trois heures, elle aura affaire à pas moins de dix-sept clients, dont elle acceptera quatorze. À la faveur de la nuit littéraire, nous pourrons nous glisser dans toutes les têtes, tous les corps et toutes les personnes, grammaticales ou non.

Dernière mise en garde (au Québec on appelle ça un *traumavertissement*) : natures sensibles s'abstenir. OK c'est bon ? On y va ?

Silicone

La conscience qui lui revient petit à petit.

Toujours allongée les yeux fermés, elle prend l'air dans ses poumons et laisse l'oxygène voyager jusqu'aux extrémités, ses vingt doigts aux ongles multicolores, les racines noires de ses cheveux orange aux boucles serrées, une allégresse verdienne dans chaque cellule de son nouveau corps – elle adore Verdi – enfin elle ouvre les yeux. Elle ouvre les yeux et sa nouvelle poitrine est là, sublime montagne double aux courbes suaves et régulières, il est franchement épatant ce médecin argentin, le Dr Lofiego ! Contentes de son travail, plusieurs copines le lui avaient recommandé. En plus il n'est pas moche, ce qui ne gâche rien. En ce moment ses mains gantées font des points de suture à petits mouvements vifs mais tranquilles, ça se voit qu'elles en ont l'habitude, elles font un nœud, tranchent le fil avec une lame ultra affûtée, et voilà c'est terminé, une de plus : patient avant l'anesthésie, patiente au réveil. Chirurgie de routine pour lui et, pour l'opérée, révolution existentielle.

Le Dr Lofiego lève les yeux, la jeune infirmière aussi et leurs regards se croisent par-dessus leurs masques, la patiente surprend cet échange silencieux. L’infirmière semble impressionnée, ce doit être sa première expérience d’implants mammaires, elle a du mal à regarder ça sans déglutir, de jalousie ou de terreur difficile à dire, les seins de la patiente font quelque chose comme quatre fois les siens, de vrais ballons de foot, elle rougit et ses belles paupières d’ambre viennent escamoter ses yeux verts.

Le médecin ôte et jette ses gants, recouvre doucement la poitrine d’un drap stérile, se dirige vers la porte.

Rubén/Ruby a vécu.

Pour elle, ce jour marque moins une renaissance qu’une parousie, *una parusia* (sans qu’elle en comprenne le sens précis, la musique de ce mot lui a toujours plu). Voilà sept ans déjà qu’avec l’aide d’Alejandro elle a entamé les recherches pour sa transition – et, même si son amant s’est éloigné d’elle juste au moment où elle commençait les traitements, elle a eu plaisir à suivre ses conseils. “Faut mettre le prix, lui a-t-il dit. Faut faire ça en clinique, pas clandestinement.”

Oui car les clandos utilisent le silicone industriel au lieu du silicone médical et c’est l’enfer, ils t’injectent jusqu’à six litres du produit dans chaque fesse et ça se diffuse comme une huile dans tout le corps, ça peut te glisser dans le cerveau, les poumons, le sang, te nécroser la peau, te donner des inflammations, des douleurs, des varices, de la pigmentation, des infections, des abcès, une embolie pulmonaire. La moindre fissure dans la prothèse peut te causer des lymphomes, Ruby a vu ça plusieurs fois... Pour

Romina ça a été terrible, le silicone s'est coincé entre le muscle et la peau et les médecins n'arrivaient pas à le lui enlever, ils ont opéré mais la chirurgie a laissé une plaie atroce, d'autres amies ont vu leur peau se durcir et la fameuse "coque" se former, ou leurs muqueuses se dessécher, de sorte qu'elles n'avaient plus ni salive ni larmes, deux ou trois ont même contracté une polyarthrite rhumatoïde. Mais à force d'avoir des centaines de cobayes à se mettre sous le bistouri, la médecine a fait des progrès et Ruby en profite. Là en principe elle peut compter sur dix années tranquilles avant de changer d'implants. Certes on n'est jamais à l'abri d'un accident, piqûre ou choc, mais bon, on est à l'abri de rien de toute façon, c'est le bon Dieu qui décide en son infinie sagesse, et en attendant elle est vivante et belle, regarde, non mais regarde-moi ces seins sublimes !

Après avoir fait le signe de la croix, elle se redresse précautionneusement dans le lit.

Venues fêter sa parousie avec elle, les copines l'attendent dans la salle des familles au rez-de-chaussée. Toutes sont déjà passées par là, et savent à quel point c'est important de se sentir soutenue, encouragée, alors elles plaisantent ensemble sur les effets de leurs hormones, se font des compliments sur la courbe de leurs seins et de leurs hanches, s'interrogent sur leurs liposuccions – "T'es contente alors ? – Ouais c'est super ! – Ça se passe comment ? – Ben, on aspire la graisse sur les hanches ou les fesses et on te l'injecte dans les seins. Ça laisse pas de cicatrices et en plus c'est écolo, aucun risque de rejet, c'est un don de moi à moi !" – ou leurs épilations – "Ah ma chérie les anti-androgènes c'est la cata, oublie ça !

En plus de te flinguer la libido, ça peut te bousiller le foie. Oublie ça, je te dis !”

En effet, il n’y a pas trente-six solutions pour éliminer barbe et moustache, il faut économiser et s’offrir des séances au laser et à l’électricité, les hyper poilus en requièrent quinze ou vingt, à elle il a suffi de sept car ses ancêtres étaient glabres. La voix par contre lui a demandé beaucoup d’efforts. Aux filles qui deviennent garçons il suffit de prendre de la testostérone pour faire glisser la voix vers les graves, mais l’inverse n’est pas vrai, un garçon aurait beau s’injecter des litres d’œstrogène, sa voix resterait bêtement basse car depuis la puberté il l’a poussée vers le bas afin de jouir de l’autorité du mâle dans la société ; pour se faire une voix moins monocorde, plus chantante, venant non plus de la poitrine mais de la tête, Ruby a donc suivi des séances d’orthophonie, se rendant à sa leçon chaque semaine comme une sage petite fille qui étudie le piano.

Doucement elle se retourne, laisse pendre ses jambes dans le vide et resserre les cuisses sous la chemise bleu clair de la clinique. Le petit coq est toujours là, entre ses cuisses, le Dr Lofiego n’y a pas touché, cette chirurgie-là n’est pas de son ressort, c’est autrement compliqué, ça ne se passe pas en ambulatoire, il faut toute une armada de spécialistes pour te sculpter vagin, clitoris et lèvres à partir d’un pénis et d’un scrotum, elle le fera peut-être un jour mais rien ne presse. Du reste, bombardé d’hormones féminines depuis six ans, le petit coq ne se manifeste que lorsqu’elle le sollicite, lorsqu’elle voit un joli garçon avec qui elle a envie de batifoler, le reste du temps il se tient coi et ne dérange personne.

Le point de vue des éditeurs

Enfant à Girardot, en Colombie, Rubén préférait le monde des femmes. Adolescent il part pour Bogotá, se travestit, se prostitue. Après sa transition, elle choisit le nom du pays où elle a décidé de s'installer : Paris – et devient pour toujours Francia.

Au fil des années, cette femme généreuse, fascinante, voluptueuse, cette combattante de chaque instant donne tout ce qu'elle a pour vivre et faire vivre les siens. Entre puissance et lucidité, violence et engagement, tendresse et espérances, son histoire se déploie au rythme effréné d'une de ses journées de travail : le bois de Boulogne, dix-sept clients, quatorze passes acceptées, autant dire une kyrielle d'hommes venus la prendre, se perdre ou revenir à eux-mêmes. Mais le roman ne s'arrête pas à l'expérience de Francia, car il donne corps à ces inconnus, ces mâles, ces clients, en évoquant qui ils sont, et dans quelles circonstances ils viennent là.

Un livre politique, toujours plus près du réel, plus sensible aux interconnexions humaines. Un roman d'espoir, de survies, mais également un portrait kaléidoscopique de la France contemporaine.

Née à Calgary, au Canada, Nancy Huston vit à Paris. Elle est l'auteure de nombreux romans et essais publiés chez Actes Sud et chez Leméac, parmi lesquels Instruments des ténèbres (1996 ; prix Goncourt des lycéens et prix du Livre Inter), L'Empreinte de l'ange (1998 ; grand prix des Lectrices de Elle) et Lignes de faille (2006 ; prix Femina).

ACTES SUD

www.actes-sud.fr

DÉP. LÉG. : MARS 2024 / 22 € TTC France
ISBN 978-2-330-18876-4

